

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Table with subscription rates: Abonnement au Journal semi-hebdomadaire seul, \$1 0 0; Abonnement à l'Album Canadien, Littéraire et Musical, \$1 0 0; Aux deux publications réunies, \$1 10 0.

FRANCE.

Table with advertising rates: Prix des annonces, Six lignes et au-dessous, première insertion, 2c. 4d.; Dix lignes et au-dessous, première insertion, 3c. 4d.; Au-dessus par lignes, 4c.; Toute insertion subséquente, le quart du prix.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

HISTORIENS MODERNES

DE LA

FRANCE.

M. Thiers.

(Suite.)

Homme pratique, voilà donc M. Thiers qui, pour mieux l'être, fait le spéculatif par moments; on croirait à certains jours avoir affaire à un pur métaphysicien constitutionnel; il se retranche dans les questions de forme et de théorie du gouvernement représentatif, sachant bien que c'est là, dans le cas présent, l'arme immédiate. Sous l'air de reprendre et de professer Delolme, il est aussi révolutionnaire qu'il le faut.

L'habileté était de dire qu'on ne l'était pas; la vérité et l'honnêteté étaient de ne l'être que dans la mesure nécessaire, inévitable. Tandis que des hommes de l'opposition, en cela peu politiques (Benjamin Constant, par exemple), voulaient essayer, à la discussion, de faire réduire les services publics, M. Thiers conseillait, au contraire, le réjet pur et simple du budget; « ne pas affaiblir le gouvernement, le changer de mains. » La théorie que soutient constamment le National était celle-ci: « Il n'y a plus de révolution possible en France, la révolution est passée; il n'y a plus qu'un accident. Qu'est-ce qu'un accident? Changer les personnes sans les choses. » Ce que nous résumons en ces termes se lit avec très peu d'adolescence en dix ou vingt endroits du National:

« Nous ne savons pas l'avenir, disait M. Thiers dans le numéro du 29 janvier, nous ne savons que le passé; mais, puisqu'on cite toujours le passé, ne pourrait-on pas citer plus juste? On rappelle tous les jours l'échafaud de Charles Ier, de Louis XVI. Dans ces deux révolutions qu'on cite, une seule est entièrement accomplie, c'est la révolution anglaise. La nôtre l'est peut-être, mais nous l'ignorons encore. Or, dans cette révolution anglaise, que nous connaissons tout entière, y eut-il deux soulèvements populaires? Non, sans doute. La nation anglaise se souleva une première fois, et la seconde, elle se soumit à la plus avilissante oppression, elle laissa mourir Sidney et Russell, elle laissa attaquer ses institutions, ses libertés, ses croyances; mais elle se détacha de ceux qui lui faisaient tous ces maux. Et quand Jacques II, après avoir éloigné ses amis de toutes les opinions et de toutes les époques, se trouva isolé au milieu de la nation morte et silencieuse; quand éperdu, effrayé de sa solitude, ce prince qui était bon soldat, bon officier, prit la fuite, personne ne l'attaqua, ne le poursuivit, ne lui fit une offense; on le laissa fuir en le plaignant.

« Il est donc vrai que les peuples ne se révoltent pas deux fois! »

M. Nizet, insistant sur le même rapprochement historique, écrivait le 12 février:

« Elle (la nation anglaise) fit donc une simple modification de personnes en 1688, pour compléter une révolution de principes opérée en 1640, et elle plaça sur un trône tout fait une famille qui avait la foi nouvelle. L'Angleterre fut si peu révolutionnaire à cette époque, que, respectant, autant qu'il se pouvait, le droit antique, elle choisit la famille la plus proche parente du prince déchu. »

Tout ceci visait de près à la prophétie. Comme si ce n'était pas assez clair, la Quotidienne, irritée, posait là-dessus au National plusieurs questions insidieuses, auxquelles M. Thiers répondait fort agréablement le 14 février; il repoussait toujours cette idée d'une révolution à la façon de 89:

« Un autre motif nous portait à repousser l'idée d'une pareille répétition: c'est la gravité de l'événement. Une révolution est une chose si terrible, quoique si grande, qu'il vaut la peine de se demander si le ciel vous en destine une. Examinant sérieusement la chose, nous nous sommes dit qu'il n'y avait plus de Bastille à prendre, plus de trois ordres à confondre, plus de nuit du 4 août à faire, plus rien qu'une charte à exécuter avec franchise, et des ministres à renverser en vertu de cette charte. Ce n'est pas là sans doute une besogne bien facile, mais enfin elle n'a rien de sanglant, elle est toute légale; et bien aveugles, bien coupables seraient ceux qui lui donneraient les caractères sinistres qu'elle n'a pas aujourd'hui. »

Le 19 février, il allait plus loin et se découvrait davantage:

« La France, osait-il dire, doit être bien désolée de ces personnes: elle a aimé le génie, et elle a vu ce qui a coûté cette amour! Des vertus simples, modestes, solides, qu'une honne éducation peut toujours assurer chez

l'héritier du trône, qu'un pouvoir limité ne saurait gêner, voilà ce qu'il faut à la France! voilà ce qu'elle souhaite (1), et cela encore pour la dignité du trône, beaucoup plus que pour elle; car le pays avec ses institutions bien comprises et pratiquées n'a rien à craindre de ce qu'il est.

« La question est donc uniquement dans les choses. Elle pourrait être un jour dans les personnes, mais par la faute de ces dernières. Le système est indifférent pour les personnes; mais, si elles n'étaient pas indifférentes pour le système, si elles le haïssaient, l'attaquaient, alors la question deviendrait question de choses et de personnes à la fois. Mais ce seraient les personnes qui l'auraient posée elles-mêmes. »

Cet article du 19 février et un autre de Carrel du jour précédent fournissent matière à un procès et à une condamnation, qui ne ralentissent rien l'audace polémique du National. On était lancé; il n'y avait plus ni repos ni trêve, et il faut avouer que si, par impossible, le ministère avait en la velléité de renoncer à son coup d'état, il en eût été fort empêché par le harcèlement même et le défi de ces sommations incessantes. Tous les matins, surtout à dater du mois de juillet, le National agit, discute avec sang-froid et retourne sous toutes les faces cette hypothèse imminente du coup d'état; sera-t-il remis après les premières discussions avec la chambre? Aura-t-il lieu avant la convocation? Sera-ce demain? ou bien ne sera-ce que dans six semaines! Tous les matins, on a ainsi des nouvelles du coup d'état; c'est un coup de cloche perpétuel, assourdissant; c'est le cauchemar du ministère, c'est l'abîme qu'on lui montre toujours ouvert sous ses pas. Il y avait de quoi jeter hors des gonds de moins pauvres têtes, de quoi pousser de guerre lasse tout ce triste cabinet, ainsi enfoncé sous élé dans la charte, à sauter en effet par la fenêtre, non pas seul, hélas! mais avec sa dynastie.

Je suis à la fin de ce siège de sept mois terminé par un véritable assaut; j'en ai hâte, car, après tout, je ne veux pas franchir d'un pas en politique le seuil de juillet 1830. Un mot seulement sur le dernier acte qui couronne chez M. Thiers le journaliste, je veux dire la protestation du 27 juillet.

Les ordonnances avaient paru le 26 au matin; dans la journée on se réunit au National, dont les salons élégants et vastes s'offraient commodément rue Neuve-Saint-Marc; c'étaient les journalistes de l'opposition, du Constitutionnel, du Courrier, du Temps, du Globe, etc., qui se trouvaient là, et aussi quelques députés qui sortaient de chez M. Dupin. Dans cette réunion, la part et l'influence de M. Thiers furent très nettes, très décidées. Sans prétendre diminuer le rôle de personne, je résumerai le sien en peu de mots quand au sens et au mouvement, sinon par les paroles mêmes: « Eh bien! qu'allez-vous faire... de l'opposition dans les journaux, des articles?... Allons donc! il faut un acte. — Et qu'entendez-vous par acte? — Un signal de désobéissance à une loi qui n'en est pas une; une protestation. — Eh bien! faites-la. — On nomma, en conséquence, une commission composée de MM. Châtelein, Cauchois-Lemaire et Thiers. Ce fut lui-même qui rédigea la protestation: il y mit l'idée essentielle: « Les écrivains des journaux, appelés les premiers à obéir, doivent donner l'exemple de la résistance. » La était le signal. Cela fait et approuvé, quelques-uns dirent: « Bon! nous mettrons la protestation comme article dans nos journaux. » — « Non pas, il faut des noms au bas, répondit le rédacteur, il faut des têtes au bas. » Une assez longue discussion s'en suivit avant d'obtenir toutes les signatures, mais la plupart s'étaient empressés généreusement.

Cet acte de protestation, rédigé en ce sens, est le dernier mot très précis, très sagace et à la fois très résolu de toute la polémique du National, et de la carrière de M. Thiers en tant que journaliste d'opposition. Sa conduite, en ces grands moments décisifs, du 26 au 31 juillet, peut se résumer en deux traits: il contribua plus que personne à l'acte initial (la protestation), et autant que personne à l'acte final (Orléans). Le détail de ces journées, leur lendemain, et la carrière aussitôt commençante de l'homme de gouvernement, ne nous concernent plus ici, et sortent de notre portée dans cette simple esquisse littéraire que nous essayons.

Puisque nous en sommes à refeuilleter ces souvenirs du National, il y a pourtant quelque chose à dire sur la littérature proprement dite et sur la place qu'elle tint dans ce journal influent. Elle n'y joua jamais qu'un rôle assez secondaire. Malgré l'excellence des plumes politiques, malgré la distinction de quelques collaborateurs littéraires, tels que Mérimée, Peisse, la critique fine, la culture délicate eut peu d'accueil et d'accès; la poésie surtout s'y trouva

presque toujours traitée avec rigueur et un peu rudoyée comme dans un camp. Les esprits nets, précis, applicables, de ce groupe historique, répugnaient à des tentatives modernes dont les résultats n'étaient point assez dégagés sans doute, mais qui auraient peut-être mérité dans le détail attention et indulgence. Carrel menaçait Hernani (2) avec un surcroît de logique et une verve de séve qui n'avait pas encore trouvé son issue. En général, le ton du journal, à cet endroit littéraire, était chagrin, et la mauvaise humeur dominait.

M. Thiers, lui, n'en eut jamais. Naturellement passionné pour le grand et le simple, amoureux de ses propres études et vivant dans l'abandon des pensées, il ne s'occupait guère de ces tentatives d'attente qui remuaient, plus qu'il ne le croyait, des intelligences sérieuses; et si, à la rencontre, son regard venait à s'y arrêter, il y opposait aussitôt un tel idéal de simplicité et de pureté, que les contemporains le plus souvent n'avaient rien à faire en comparaison. En une seule circonstance, il sortit de son indifférence habituelle à cet égard, et fit une éclatante exception pour M. de Lamartine. Tous deux bienveillants d'imagination et optimistes par nature, tous deux larges, faciles de talent, également alors ennemis de l'affectation, et tout au plus négligés, ils n'étaient pas, au milieu de leurs nombreuses différences, sans quelque rapport d'inclination et de manière. Le célèbre poète, après une longue absence, était revenu se fixer à Paris au commencement de 1830; il publiait ses Harmonies poétiques, et obtenait place enfin à l'Académie française. M. Thiers en prit occasion pour de gracieuses avances; il voulut rendre compte lui-même, dans le National, de la séance de réception et de la publication des Harmonies. Dans l'un et l'autre article (3), il s'exprimait sans de légères réserves, sur le ton de l'admiration et de l'attrait. Cet attrait alors était réciproque; ces deux grands esprits, partis de deux rivages opposés, se traitaient comme des hôtes d'un jour qui se font fête et qui s'honorent. On a vu par degrés cette bonne harmonie s'altérer, à mesure que le poète s'est senti devenir un politique, et depuis qu'il a son drapeau sur la même rive.

—Revue des deux Mondes.

SAINT-EUVE.

(A continuer.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

D'HERVILLE.

Discours prononcé devant le Club de la Chambre Étoilée.

MESSIEURS,

Dans un petit coin d'une des cinq parties du monde, sous un toit ignoré de bien des passans, il est un tombeau remarquable, sans aucun doute, par l'indifférence que lui porte le peuple de cette contrée lointaine, mais qui demande un cœur canadien des souvenirs et des regrets pour celui qu'il renferme.... Depuis cette perte douloureuse, la patrie, souvent vêtue de deuil, a vu bien des orages se former et grondar au-dessus d'elle. Les uns ont été dissipés; mais les autres ont fait éclater leurs fondes qui renouaient le deuil, la dévastation et la mort. Oh! que n'avait-elle alors, cette mère désolée, des fils aussi intrépides que le preux chevalier dont la mémoire sacrée fera toujours vibrer dans les cœurs canadiens l'hymne de l'admiration et de la reconnaissance!... Mais je me trompe, messieurs; car, quand la tourmente de 1812 fit entendre le sourd mugissement de sa voix dévastatrice, on vit un second Léonidas la comprimer et lui imposer silence sur les plaines de Champlain, par la bravoure et le courage des 300 Spartiates-Canadiens. Quand, plus tard, le bel horizon de la Nouvelle-France commença à devenir sombre et que, peu à peu, il se fut changé en une atmosphère lourde et écrasante; quand Albion, provoquée par les sujets de sa plus belle colonie, menaça de rider son front sévère, et de faire sentir la pesanteur de son bras puissant; alors, le vaillant Nelson, l'intrepide Chénier, et plusieurs autres dignes fils de la patrie, firent voir qu'il avait hérité du mâle courage du héros que j'essie de préconiser.... Mais ici, messieurs, je ne voudrais pas couvrir des plaies qui ont saigné abondamment et qui commencent à se cicatriser; car je sais que le souvenir de... est encore vivace dans les cœurs canadiens.... Chassons donc de notre esprit de si tristes souvenirs, et transportons-nous à une autre époque pour admirer les exploits du canadien qui a fait le plus d'honneur à sa patrie; de cet homme qui n'a pas encore eu d'égal dans l'histoire de notre jeune pays.

Vous me prévenez, sans doute, messieurs, dans l'application que je veux faire de ces paroles de mon préambule, et il n'y a personne

qui ne connaisse, qui n'ait déjà prononcé le nom du brave et illustre canadien d'HERVILLE. Il est un âge dans la vie où les actions, souvent dignes de remarque, passent inaperçues aux yeux de ceux qui en sont témoins; telles furent les premières années de notre héros. D'abord enveloppées du nuage de l'oubli, elles reparurent plus tard radieuses et éclatantes de gloire. Cependant, il est à regretter qu'un si grand nom n'ait pas eu d'admireurs lors de son inscription dans les annales guerrières du Canada. Faute de documents convenables, je ne ferai qu'esquisser bien rapidement les faits à jamais mémorables qui illustrent le vainqueur canadien.

Brûlant du désir de prêter son bras vigoureux à la cause de ses compatriotes, d'Herberville n'attend pas que la mère-patrie sollicite son appui. Il s'offre comme volontaire dans une petite troupe accordée par M. de Denouville aux intéressés de la Compagnie du Nord, qui veulent reprendre un fort dont se sont emparés les anglais à la Baie d'Hudson. Quatre-vingts canadiens, commandés par le chevalier de Troye, quittent l'ancienne capitale du Canada en mars 1686, et le 21 juin leurs pieds agiles foulent le sol de la victoire. Impatients, ils oublient les fatigues de la route, et demandent une action immédiate. Telle est l'ardeur du canadien; il commande la victoire de marcher sur ses pas, et s'oublie soi-même, il ne pense qu'à sa valeur impétueuse.... Tandis que le chevalier de Troye attaque Mousipi, d'Herberville, accompagné de neuf braves, saute dans une de ces frêles embarcations qui semblent plutôt destinées à hercer les gémies des ondes qu'à transporter des guerriers. Les légères avirons fendent en cadence l'onde écumeante. On voit leur rapide canot tantôt suspendu à la cime d'une vague, tantôt disparaître entre deux houles qui s'humilient et leur creusent un bécrau liquide. Ils arrivent bientôt à un bâtiment monté par le commandant de la Baie d'Hudson et par treize guerriers. Le combat ne se fait pas attendre. En un instant, d'Herberville disperse les ennemis et se rend maître du bâtiment.

En 1689, les anglais font une tentative sur le fort Ste. Anne; mais ils rencontrent le bras robuste d'Herberville, qui les harcèle tantôt dans une petite île où ils s'étaient campés, tantôt sur leurs navires pris dans les glaces. Vainqueur de tous les obstacles que lui oppose la nature bizarre de ces lieux, il repousse les ennemis avec perte, leur prend un bâtiment richement chargé et livre Charlestown à la proie des flammes. Il fait voile ensuite pour Québec où il arrive heureusement le 25 Octobre.

En 1694, l'infatigable d'Herberville, accompagné de son frère Sévigny, dirigea de nouveau sa marche victorieuse vers la Baie d'Hudson. Il est retenu par les glaces pendant un mois près du fort Nelson. Il n'y a que 120 canadiens. Mais ce ne peuvent le courage et la valeur excités par l'exemple d'un général habile et toujours vainqueur? Les canadiens sautent, voltigent pour ainsi dire, de glaçons en glaçons, et d'Herberville, ayant surmonté la rigueur des frimats et la difficulté des glaces, se rend maître du fort par capitulation et le nomme le fort Bourbon.

Tandis que M. de Frontenac fait subir aux belliqueux iroquois le juste châtiment de leurs continuelles révoltes, d'Herberville enlève aux anglais un vaisseau de 24 canons sans perdre un seul de ses braves, et après une tactique dans laquelle il déploie toutes les ressources de son génie vraiment militaire, il s'empara par capitulation du fort de Penikese.

De l'Académie notre héros qui ne peut rester en repos quand il a des lauriers à cueillir, se rend à Plaisance, en Terre-Neuve. Des altérations s'élevèrent alors entre lui et M. de Brouillon, son compagnon d'armes par rapport au commandement. D'Herberville veut commander exclusivement les canadiens; Brouillon s'y oppose. Le chevalier demande à se retirer. Mais les canadiens, toujours vainqueurs sous son étendard, s'écrient: « Nous ne connaissons pas d'autre chef; nous nous sommes enrôlés à condition que nous aurions d'Herberville à notre tête. » Ces braves canadiens, a dit un historien, étaient la 10e légion qui ne combattait que sous la conduite de César, et à la tête de laquelle César était invincible.... Après neuf jours d'une marche extraordinairement difficile, d'Herberville arrive victorieux à un poste appelé Forillon, d'où il chasse les ennemis. Il se rend ensuite à la Baie de Toulouze, ayant à livrer des combats à chaque instant pendant la route, et attaquer les ennemis par les bois. Accompagné de sept hommes seulement, il prend les devans pour s'emparer d'une haute tour qu'occupent les anglais. Il les conduit dans un petit havre d'où ils étaient sortis, passe une rivière très rapide, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les force dans une espèce de retranchement et se rend maître du havre. Les ennemis eurent 36 hommes de tués; d'Herberville ne perdit qu'un seul homme. Il livre un autre combat où 50 ennemis restent sur la place; suivi d'un petit nombre de canadiens des plus alertes il poursuit les fuyards l'épée dans les reins, et les mène tambour-léant jusqu'à St. Jean. Dans l'espace d'un quart d'heure, d'Herberville s'empara de deux redoutes, fait 33

prisonniers et prend enfin le fort par capitulation. Dans deux mois il se rend maître de toutes les possessions anglaises dans l'île, excepté Bonowista et Carbonnière. Il aimait trop sa garde canadienne pour l'opposer à des places si supérieures en force. D'ailleurs cette petite troupe de gens attachés à sa fortune, marchant sur la neige et presque toujours dans des chemins impraticables à tout autre qu'à des canadiens et des sauvages, ne pouvait porter que leurs épées et leurs fusils, avec ce qu'il fallait de vivres pour ne pas mourir de faim.

Dans cette expédition, notre jeune canadien donna des preuves non équivoques de sa valeur guerrière. Dans la chaleur du combat, d'Herberville semble se multiplier; on le voit partout où il y a plus de danger à courir et de fatigues à essuyer.... Mais suivons encore un instant notre héros et voyons-le cueillir de nouveaux lauriers dans les glaces de la Baie d'Hudson.

Arrivé dans ces parages, il se trouve au milieu des glaces flottantes qui lui font perdre deux de ses bâtiments. Il ne lui resta plus que le Pelican, vaisseau de 50 canons. Il se bat cependant contre un vaisseau anglais supérieur au sien, et deux frégaes de 32 canons. Va-t-il succomber dans une lutte si inégale? Voyons-le messieurs; le génie militaire dirige son rapide vaisseau qui avance, recule, avance encore, croise, fuit avec ses niles de neige. Voyez flotter l'étendard canadien. « Compagnons, s'écrie d'Herberville, c'est à vous de soutenir l'honneur des armes françaises et canadiennes; les lauriers s'inclinent devant vous, désirez-vous reculer vos fronts victorieux? L'onde frémit; il arrive sur les ennemis avec une intrépidité qui les étourne. Le combat s'engage. La victoire est longtemps incertaine. Elle se déclare enfin pour d'Herberville qui coule à fond le premier bâtiment, s'empara d'une des frégaes, et oblige l'autre à prendre la fuite. C'est ainsi que le héros canadien soumet, au milieu des brames épaisses, des frimats et des glaces, tout le territoire de la Baie d'Hudson.

Après cette glorieuse campagne, d'Herberville a de nouveaux moyens de servir sa patrie et la métropole. Mais, messieurs, ayant entrepris de vous parler que de ses exploits militaires, je laisse à un autre le plaisir de vous dire ses nombreux établissemens et ses diverses découvertes; seulement, je dirai en un mot, les principaux lieux où notre héros laissa quelques traces de son passage.

Après son dernier voyage en France, il s'embarqua à Larochele le 17 Octobre 1698. Il mouilla au Cap Français à St. Domingue, se porta vers la baie de Pensacola, reconnut la baie de la Mobile, l'île Dauphine, la rivière de Passagoula, la baie de Biloxi et y érige un fort.

Le 22 mars 1699 il arrive à l'embouchure du Mississippi dont il remonte le cours dans de légères embarcations, y bâtit un fort, atteint les lacs Manitowas et Pont-Chartrain, revient à la baie de Biloxi, y érige un nouveau fort, qui fut pendant quelques années le centre des établissemens français de la Louisiane, fut construit le fort de la Balize, et marque la place d'un troisième fort dans le pays des Natchez, où l'on présume qu'il termina sa course triomphale.

Tels sont les principaux exploits qui ont illustré le dévancer de Sahlbury. Ici, messieurs, sortons du cercle de la vieille Europe et reconnaissons, disons avec gloire que les hommes en Canada ne sont pas plus petits qu'ailleurs. Et pourquoi en serait-il autrement? Le sol canadien serait-il stérile en hommes dignes de passer à la postérité?... O Canada! patrie trop malheureuse! quand tu revêts ton manteau de deuil, et qu'enveloppée de cet uniforme qui malheureusement t'est devenu si familier, tu repasses dans ton esprit tous les malheurs qui ont déjà sillonné ton front virginal; quand tu portes ton triste regard sur ces hommes qui ont cherché à te déchirer le sein; oh! alors, sans doute, tu déplores bien vivement la perte de ton plus brave et plus affectionné citoyen.

Et puis, tu n'as pas la consolation de posséder ses précieuses dépouilles, puisque le souffle impétueux des tourmentes a fait tomber, dans son impitoyable ravage, sur une plage étrangère, cette noble poussière qui a mérité de faire vibrer le loth du roi des littérateurs. Mais tu peux, O Canada! t'enorgueillir d'avoir eu pour défenseur un de ces hommes célèbres qui ne paraissent qu'à certaines époques dans l'histoire. Oui, messieurs, nous pouvons dire que si d'Herberville eût eu un théâtre plus vaste pour déployer sa valeur, son nom eût été inscrit parmi ceux qui attirent l'admiration de la postérité. Mais, quoiqu'il en soit, le héros canadien occupera toujours un rang distingué dans les annales de notre pays, et le souvenir de sa bravoure, de son intrépidité et de ses vertus, fera battre d'un noble orgueil le cœur de ses compatriotes; et lui causeront ces émotions profondes qui sont un besoin de l'homme, ces émotions qui, suivant un grand poète, réveillent les facultés assoupies, descendent sur l'âme comme un torrent, lui rendent le ressort et l'énergie de bonheur.

H. M.....

(1) Il est juste de remarquer qu'à l'époque où M. Thiers écrivait ces phrases, il n'avait jamais eu l'honneur de voir M. le duc d'Orléans; il avait suivi de bonne heure en cela le conseil que lui avait donné Manuel, et il aimait mieux aller ainsi de l'avant, sans se lier. Il ne vit M. le duc d'Orléans pour la première fois que dans la nuit du vendredi au samedi 31 juillet 1830.

(2) 8, 24 et 29 mars.

(3) 3 avril et 21 juin.

PARTIE RELIGIEUSE.

—On écrit de Berlin, 31 décembre, à la Gazette de Cologne:

Quatre-vingt dix-sept prêtres catholiques persécutés en Russie, à raison de leur croyance, ont été employés comme manouvriers dans une ville russe. Un de ces prêtres a encore aux mains les marques de ce rude travail. On les a transportés ensuite à Tobolsk où ils ont été enfermés dans des cellules privées de lumière. On les a menacés de leur infliger un traitement plus dur. Heureusement ils ont pu se soustraire à la rage de leurs persécuteurs. Une partie de ces prêtres se sont dirigés vers la Prusse, d'autres vers l'Italie et quelques-uns vers la France. Des ecclésiastiques prussiens leur ont donné des secours s'élevant à 3,600 fr. On croit que le roi leur permettra de séjourner dans le diocèse du prélat catholique du royaume. Le nombre de ces prêtres réfugiés en Suisse s'élève à 50."

—On écrit de Rome au Journal des Débats: L'empereur Nicolas, en quittant Rome, avait fait remettre aux curés des paroisses de Rome une somme de 10,000 écus (53,000 fr. environ) à distribuer aux pauvres. Les curés ont prié M. le ministre de Russie de vouloir bien se charger lui-même de la distribution, attendu qu'ils ne pouvaient accepter d'annonces de la part d'un ennemi aussi acharné de leur foi."

Nous donnons la nouvelle suivante sans la garantir, dit l'ami de la Religion. Notre correspondance ne parle que des cadeaux d'usage que l'empereur Nicolas a fait remettre par son ambassadeur à quelques personnes de la maison du pape, et au chevalier Visconti, qui a montré et expliqué à S. M. les antiquités romaines.

—On mande de Rome:

Le consistoire que nous avons annoncé comme très prochain, a été définitivement fixé au lundi 19 janvier. Trois prélats étrangers y seront créés cardinaux: le patriarche de Lisbonne, le jeune et pieux archevêque de Naples, neveu du cardinal Ruffini-Strozzi, et M. Parchevèque d'Aix. Ce dernier prélat, qu'on avait si malheureusement représenté comme étant en opposition avec les autres évêques de France dans la question de la liberté d'enseignement, a adressé au pape les copies de ses diverses réclamations auprès du gouvernement, et sa parfaite adhésion aux intérêts phœnix de ses vénérables collègues. L'abbé qui sera chargé de porter le beretto au nouveau cardinal français n'est pas encore désigné; on croit même qu'il n'en sera pas nommé, et que Mgr Lasagni, auditeur de la nomenclature à Paris, sera choisi pour remplir cette honorable mission.

M. l'évêque d'Alger a envoyé au souverain pontife, qui l'a acceptée, la démission de son siège. Mgr Dupuch paraît avoir l'intention de se retirer dans un couvent de la Trappe.

Trente-six protestants ont fait abjuration dans le diocèse de Cambrai, durant l'année 1845, et sont rentrés au sein de l'église catholique.

Une commune du diocèse de Rouen, celle de Petite Couronne, vient d'être témoin d'un bien touchant spectacle. M. de B... l'un des habitants les plus influents du canton, a abjuré le protestantisme entre les mains de M. Mailhard, curé de la paroisse. C'est aux enseignements de ce digne ecclésiastique que M. de B... est redevable de sa conversion.

Il a été récemment donné à la petite ville de Layrac, diocèse d'Agén, une mission qui a produit les fruits les plus heureux. Le jour de la clôture, plus de 1,500 fidèles ont participé au banquet sacré. Le soir, lorsque toutes les cérémonies religieuses furent terminées, les jeunes gens de l'endroit vinrent, pieux, recueillis, déposer dans la chapelle de la vierge un drapeau sur lequel on avait écrit en lettre d'or: Les jeunes gens de Layrac à Jésus-Christ pour toujours.

Il est question, à Rome, d'un prochain consistoire, dont le jour n'est pas encore fixé le 31 décembre.

Bien que le souverain pontife n'ait pas officié, à Noël, dans la basilique du Vatican, sa santé n'en est pas moins parfaite.

Mgr l'archevêque de Reims a quitté Rome pour revenir en France en passant par Lorrette. Mgr l'évêque de Viviers, qui est parti de cette ville le même jour, a pris la voie de mer pour rentrer dans son diocèse.

—On nous écrit de Gibraltar, le 25 décembre:

Les religieuses qui viennent de nous arriver d'Irlande sont en possession de leur couvent, et commencent à se remettre des fatigues de leur voyage, car elles avaient beaucoup souffert du mauvais temps. Le gouvernement et sa fille ont désiré visiter le couvent, et S. E. a exprimé combien elle applaudissait à l'admirable arrangement de la maison. A l'arrivée des religieuses, toute la population catholique s'est portée à leur rencontre, et a témoigné hautement la joie que lui causait la présence de ces pieuses servantes du Seigneur.

—Un journal d'Irlande nous apprend que deux jeunes personnes, miss Lynch et miss Mathers, ont pris le voile au couvent de Notre-Dame-de-la-Merci, à Dublin. Le même jour une dame a prononcé ses vœux dans cette maison.

—La veille de la glorieuse nativité de Jésus-Christ, les premières vêpres, chautées à la chapelle Sixtine, au Vatican, ont été présidées par le cardinal Micara, évêque d'Ostie et Vel-

letri, et doyen du sacré-collège. Les cardinaux y assistèrent, ainsi que le prélat et toute la cour pontificale. C'est le cardinal Ferretti qui, après avoir présidé aux matines dans la même chapelle, y a célébré la messe de minuit.

A la solennité du jour de Noël, le pape est descendu à la basilique de Saint-Pierre, où, revêtu de ses ornements pontificaux, et la tête ceinte de la tiare, il a assisté, entouré des cardinaux et des archevêques et évêques, à la grand'messe, à laquelle Mgr Micara a officié.

—Nous apprenons par le Morning-Post que le révérend Edgar Estcourt a reçu le 1er janvier, le sacrement de confirmation au collège de Sainte-Marie, à Oscott, où M. Newman et douze autres anciens membres du clergé anglican, qui ont embrassé la foi catholique, se sont réunis pour participer aux dernières solennités religieuses.

On nous écrit de Skibberen que miss Fanny Fitton vient d'y abjurer le protestantisme, pour entrer au sein de l'église catholique.

A Londres, la chapelle connue sous le nom de chapelle espagnole, dans Manchester-Square, et que fréquentent les principaux catholiques de cette ville, va être considérablement agrandie. Ses dimensions exigent, dit le Globe, le sont devenus bien plus encore depuis le grand nombre de conversions à l'église romaine qui ont eu lieu dans ces derniers temps. Dans ce but, on détachera les bâtiments annexés à la chapelle, qui étaient occupés par le clergé attaché à son service, et les prêtres iront habiter une maison voisine."

Nouvelles Etrangères.

ANGLETERRE.

Londres.—On continue de s'occuper beaucoup dans la cité de la question des céréales. L'effet du mouvement gagné de proche en proche toutes les villes d'Angleterre. On n'entend parler que de meetings tenus à cette occasion, et les souscriptions qui ont pour objet le soutien de la ligne se multiplient avec une abondance qui prouve toute l'importance que la population industrielle des trois royaumes attache aux succès de ses efforts. Un journal, le Courier d'Intérieur, déclare qu'il s'agit d'un personnage éminent (lord Stanley) l'assurancé que les intentions de sir Robert Peel sur cette affaire des céréales, sont telles qu'on peut le souhaiter. Le ministre a bien décidé à l'abrogation de ces lois, ou du moins il en modifie la portée de telle manière que les vœux de leurs adversaires seraient à peu près remplis.

Dans le conseil de cabinet qui a été tenu le 3, ce sujet a été sans doute agité, mais aucun des détails de la conférence n'a transpiré dans le public.

On vient d'apprendre à Dublin que le ministère publie intente un procès au journal la Nation, cet organe éloquent et généreux de la jeune-Irlande. Les journaux de Londres déclarent que, dans l'article incriminé, rien ne leur a paru de nature à éveiller la susceptibilité des champions du gouvernement. Il faut espérer que cette poursuite aura le sort des précédents, c'est-à-dire qu'elle se terminera en faveur des doctrines et des écrivains de la nation. Le journal écrit dans un but tout patriotique et avec tant de fermeté que de talent.

Les sept millions demandés par la ligue anglaise paraissent devoir être promptement souscrits. Manchester, Leeds et Liverpool ont à elles seules contribué pour 2,500,000 fr.

Du reste, l'agitation ne se calme pas. Depuis l'ouverture du parlement, les chefs de la ligue semblent se multiplier. Avant-hier, ils ont tenu à Londres, dans Covent-Garden, une séance solennelle à laquelle près de six mille personnes assistaient. Les discours sont plus vifs que jamais, et proclament comme prochain le triomphe des principes de la ligue.

Il y a deux jours que sir Robert Peel a communiqué à ses collègues son plan de réforme des lois des céréales. Ce plan paraît avoir réuni tous les suffrages, sauf celui de lord Granville-Somerset, dont on annonce la retraite. Lord Lyndhurst songerait, dit-on, à se retirer aussi, mais pour des motifs tout à fait étrangers à la politique.

Les journaux anglais annoncent que le gouvernement anglais a passé des marchés avec quelques fabricans de Birmingham, pour la livraison aussi prompte que possible de 60,000 fusils.

Des symptômes d'un caractère hostile se manifestent de l'autre côté de la Manche. Faut-il les attribuer à la question de l'Oregon? Les commerçans et les manufacturiers du Lancashire qui redoutent par-dessus tout une guerre qui interromperait leurs relations avec l'Amérique, s'occupent en ce moment d'envoyer au commerce des Etats-Unis une adresse que le sollicite d'user de toute son influence pour que la paix ne soit point troublée. (La Presse.)

La situation de l'Angleterre se complique de jour en jour. Aux meetings et aux associations qui se proposent l'abolition des lois sur les céréales, le parti territorial oppose aussi des manifestations publiques dirigées dans le sens contraire. Deux grandes assemblées de ce dernier genre viennent d'être tenues à Aylesbury et à Chichester. Le duc de Buckingham présidait l'une, le duc de Richmond était à la tête de l'autre. Ces réunions se sont fait remarquer par des attaques contre le système politique de sir Robert Peel, et par des résolutions hautement exprimées de défendre ce qu'on appelle l'intérêt agricole des trois royaumes contre l'esprit de réforme qui le menace avec tant de vivacité de-

puis quelque temps. Tout fait prévoir que les idées de réforme l'emporteront, mais la lutte sera opiniâtre, et les incidents qu'elle doit amener sembleront de grands obstacles sur la route que sir Robert Peel a dû se tracer en revenant aux affaires.

Les détails de ces importants meetings d'Aylesbury et de Chichester sont à peu près tout ce que les journaux du 1er janvier contiennent d'intéressant.

Le gouvernement anglais a publié, le 5 janvier, les tables du revenu annuel et trimestriel du royaume. L'état du revenu est considéré de tous côtés comme très-satisfaisant. La diminution d'environ 12 millions de francs pour les recettes de l'année précédente est expliquée par l'abolition de plusieurs droits et taxes; mais il y a augmentation sur celui des chapitres qui indiquent le plus le degré de la prospérité ou de la souffrance publique, l'arçaise.

Sur les douanes, il y a une diminution d'environ 56 millions de francs, occasionnée par la réduction des droits sur les sucres, le charbon, le coton brut; mais la légère augmentation du revenu sur l'accise est d'autant plus remarquable qu'il y avait plus de 22 millions de droits réduits sur ce chapitre.

Il y a eu 13 millions 500,000 fr. d'augmentation sur le timbre, ce qui est un signe de l'immense quantité d'affaires qui se sont faites. La même cause a produit l'augmentation de 1 million 400,000 fr. sur la taxe des lettres.

L'Angleterre possède, à la date du 1er janvier 1845, 245 navires de guerre en commission ainsi répartis:

12 vaisseaux de ligne à la mer et tout prêts pour un service actif; 15 vaisseaux de ligne ou frégates employées comme stationnaires dans divers ports, mais ne pouvant prendre la mer immédiatement.

32 frégates de 26 à 50 canons à la mer ou en commission dans divers ports.

83 corvettes, bricks ou cutters depuis 2 jusqu'à 24 canons. (Sans compter les paquebots bricks de Falmouth.)

95 frégates à vapeur, corvettes à vapeur et steamers ordinaires, depuis 1 jusqu'à 12 canons. (Sans compter les paquebots-postes.)

5 transports armés portant depuis 10 jusqu'à 26 canons.

3 Avisos.

Quant à la marine militaire des Etats-Unis, elle se compose en tons de 55 bâtimens de toute dimension, dont 50 environ sont en service actif ou pourraient être complètement équipés dans l'espace d'un mois. La plupart de ces navires sont d'une si grande puissance d'armement que la marine américaine serait en état de lutter contre un chiffre beaucoup plus considérable de bâtimens appartenant à d'autres pays. Cinq des vaisseaux de ligne des Etats-Unis sont construits dans de telles proportions qu'à côté d'eux, assure un marin anglais, le vaisseau le Victoria, le plus grand de toute la flotte britannique, ressemble à une frégate.

Des nouvelles de Londres à la fin de janvier disent que les fonds étaient faibles; on faisait courir dans la cité des bruits assez inquiétans sur la situation intime du cabinet. A en croire ces rumeurs, le duc de Wellington et sir Robert Peel ne seraient point complètement d'accord sur la question difficile des céréales et sur les mesures qu'il convient de proposer à cet égard au parlement. Ce serait le passage du discours de la reine ou ce sujet devra être abordé, le jour d'ouverture de la session, qui aurait amené entre les deux hommes d'état dont il s'agit, l'occasion de manifester quelque divergence d'opinion. Mais on attache pas à ce prétendu dissentiment beaucoup d'importance. Il n'est pas aisé à croire, en effet, que ces deux personnages se soient rapprochés, en dernier lieu, sans s'être entendus parfaitement sur tous les points, et plus particulièrement sur celui qui dominait en réalité toute la situation. Un discours que lord John Russell vient de prononcer à Glasgow fait sensation. L'honorable orateur a tracé devant l'auditoire attentif qui l'entourait, le tableau de sa marche politique durant ces derniers temps, et il a manifesté les intentions qui l'animent à l'égard des grandes questions dont l'esprit public se préoccupe. Quant à l'Irlande, lord John Russell a protesté que son désir constant était de l'attaquer à l'Angleterre par les liens de l'équité et de l'intérêt réciproque. Sur la grande affaire des céréales, il a parlé avec indépendance et fermeté, son discours a été en quelque sorte le développement de cette pensée: l'esprit de réforme grandit et se fortifie par la résistance, et les concessions qui auraient pu le satisfaire le premier jour ne lui eussent plus quant on la lui a fait trop longtemps attendre.

—On écrit de Woolwich:

On fait de grands préparatifs, dans l'arsenal royal, pour compléter l'armement des cinq vaisseaux de ligne, onze frégates et six sloop de guerre destinés à servir de stationnaires dans chacun des ports avancés (out-ports); ils ne tarderont probablement pas à être en état. Ces vingt-deux bâtimens sont en dehors des 35 navires que l'on achève aussi pour défendre les mêmes ports, et des steamers de guerre au service de S. M. qui doivent former les diverses stations de la métropole. On vient de donner des ordres pour préparer l'armement de six nouveaux bâtimens à vapeur, et l'on espère que le nombre de ces puissans steamers de nouvelle classe sera porté plus haut."

FRANCE.

Il n'est bruit depuis quelques jours, dans Saint-Malo, que de l'arrestation d'un jeune homme et d'une jeune personne, partis, dit-on, de Cherbourg pour l'Angleterre, dans l'intention de s'y marier. Ils ont été arrêtés parce qu'ils n'avaient pas de passeport.

POLOGNE.

Il circule toujours des bruits alarmans sur la conspiration de Posen. Il est certain qu'il

régne une grande effervescence dans la province et même dans les hautes classes de la société. Il est probable que le corps d'armée de Pologne changera de garnison avec celui de la province de Saxe. L'empereur ne passera point par le grand-duché de Posen, mais par Cracovie.

— On lit dans la Gazette d'Augsbourg du 10 janvier:

Le Czar a rendu en Sicile, par conséquent avant son entrevue avec le pape, des décrets concernant les catholiques de son empire. Ces décrets n'ont pas seulement pour objet de faire procéder à des enquêtes sur ce qui s'est passé, mais de faire adopter un système plus modéré dans l'application des lois de l'Eglise, et ils embrassent toutes les religions de l'empire. Les courriers de l'empereur ont porté à Saint-Petersbourg ses ordres, et là dessus il y a eu plusieurs conseils des ministres, sous la présidence du grand-duc héritier présomptif de la couronne. On dit que le général Adlerberg, M. de Meyendorff et le comte Orloff ont donné au czar le conseil de changer de système à l'égard de ses sujets qui ne professent point la religion grecque."

GRECE.

Des lettres d'Athènes, qui vont jusqu'au 25 décembre, annoncent que l'ouverture des chambres a eu lieu le 22. Le discours du roi a produit une impression favorable; on n'a pas encore remplacé les ministres qui ont donné leur démission.

JOURNAL DES DAMES.

LES MODES DE JANVIER.

Paris, 1846.

Que vous dirai-je de nouveau sur la mode que vous ne sachiez déjà?—Charmé de vous n'a-t-elle pas reçu pour éternes quelques-unes des élégantes nouveautés que l'hiver vous a apportées?—L'année n'a-t-elle pas prévu vos desirs?—Le nouvel an ne s'est-il pas présenté le front couvert d'un chapeau délicieux, les bras ornés de bracelets de prix, les épaules orgueilleusement couronnées par quelque cachemire précieux de l'Inde?—Et aujourd'hui, 9 janvier, que me restera-t-il à énumérer?—Que vais-je trouver sur mon passage?—Voyez, les magasins sont presque vides; l'air remplace les marchandes, car ceux qui avaient à faire des souhaits ont voulu passer par savoir deviner ceux de leurs plus chères protégées.

En général, quand vient la fête de l'Épiphanie, quand les miettes du gâteau des Rois tombent des doigts blancs des reines de la mode, la mode n'est plus active, elle est en méditation, elle travaille!—C'est un champ dont on empoisonne les épis verts et les fleurs colorées, et qu'il faut ensemencer de nouveau. Si nous voulions donc jouer de la mode, ce n'est pas dans l'intérieur de ses temples favoris qu'il faut chercher, mais bien en courant après chaque individualité qui en possède les plus précieuses reliques.

A la première représentation d'El Preserillo, au Théâtre-Italien, un artiste eut pu dessiner une gracieuse figurine. Les regards à la groupe étaient en faveur, c'est le mot employé pour toutes les robes de bal et de grandes soirées. Mlle la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha avait un corsage de ce genre qui lui allait fort bien, malgré l'embouppant de S. A. R. Elle portait une robe de satin bleu à la raie et des fleurs bleues dans les cheveux. Mlle la princesse de Joinville, assise à côté d'elle, avait une robe de crêpe rose avec une écharpe de dentelle noire.—Les deux filles du roi avaient à la main un éventail, une lognette et un bouquet de fleurs très rares, si l'on en croit la science horticole de M. Alphase Karr, que Mme de Girardin appelle si spirituellement le jardinier de la littérature.

Les étoiles employées pour les réceptions à la cour, pour les soirées de la reine, de Mlle la duchesse de Nemours, et de ses sœurs, sont en or et en argent.—Elles sont d'une richesse toute orientale. On m'a montré une toilette en gaze argentée, qui m'a semblé un miracle de magnificence; on dirait la robe d'une sylphide sur laquelle l'année aurait jeté, à l'heure où s'ouvrent les fleurs, ses diamans de rose.

Dans la coiffure des femmes, il s'est fait une véritable révolution.—On a banni les anglaises, cette coiffure romanesque qui va si bien aux blondes pâles et sentimentales. Une jeune dame qui dans ce genre plus d'anglaises, et elle a raison; c'est éternel quand les boucles n'ont pas été dérangées, quand la tresse est vierge de toute attente; mais quand on a dans un ou deux quadrilles, cela prend un air éploré à faire pitié, on ressemble à dona Sol attendant le cri sinistre de don Ruy Gomez.

Les anglaises ne vont donc plus au bal que sur le front des mamans, qui ne dansent plus. Les anglaises font tapissérie.—Elles sont remplacées par les boudoirs bap-fans pour les jolies Normandes à une grande réputation. Au reste, les coiffures n'ont pas subi d'autres changements.—Ce sont toujours des fleurs et des guirlandes employées selon le goût et l'habitude du coiffeur.—Les diamans ne sont employés que dans les plus belles qualités.

La chaussure à s dames a aussi ses nouveautés.—On fait maintenant, à la grande joie des petites femmes, des souliers à talons. On les appelle souliers régence. C'est un achèvement vers les talons rouges que je vous prédis, et que je vois déjà à travers la lunette du Nostradamus de la mode.—Les souliers se font aussi avec de petites boucles, ce qui ne laisse pas que d'être fort élégant.

Les chapeaux Christie Harlowe n'auront pas duré autant que la publication de ce roman dans l'Estafette. Déjà les femmes souveraines de la dignité de la flûte ont mis cette forme excentrique à l'index.—Les chapeaux qui se font en ce moment se rapprochent des formes capote et sont d'une extrême simplicité, mais ce n'est là qu'un provisoire.—Sous peu nous verrons pâlir d'élégantes nouveautés.

Je dois ici recommander à toutes les dames qui aiment les diamans, les rubis, les saphirs, les topazes, tous ces étincelans trésors de la richesse minière, la maison Gillion, boulevard des Italiens, qui possède des bijoux d'un goût exquis, ou trouve à des échelons à la Cellini, des formes d'une distinction admirable, des baguettes faites avec une patience de perfection inouïe.—On est bien excusable d'être coquette quand on s'entourer de ces magasins aussi éblouissans que les salons splendides du comte de Monte-Christo dont nous parle Alexandre Dumas.

Mme Pemone tient toujours à Paris le premier rang pour la lingerie fine.—elle m'a montré, il y a peu de jours, le trousseau destiné à une jeune millionnaire, Mlle Lépine, sa robe de mariage était toute en Angletterre, c'était un prodige de fraîcheur et de richesse. C'est aussi Mme Pemone qui a créé les plus jolis bonnets à la Maintenon et à la Lavallière.—Il y a là de quoi donner des regrets dans l'autre monde à ces orgueilleuses maîtresses du grand roi.

Mme Mœnner est aussi la tailleuse en renom.—Il faut voir avec quel art elle confectionne les parades, les visites, les crispins et tous les accessoires de la toilette.—En dehors de ces spécialités, ses façons de robes obtiennent toujours la plus grande vogue. Je dois citer parmi celles qui m'ont le plus frappé, une robe de bal à la grecque, avec trois jupes ornées de reine-marguerites roses et blanches.

Que me reste-t-il à vous apprendre? Rien, si ce n'est la Renouaz; c'est une danse sortie d'hier du cerveau poétique de M. Varin, l'habile chorégraphe, comme

jadis Minerve des temps de messire Jupiter.—Rien n'est plus gai, plus entraînant, plus contagieux que la Renouaz.—A la voir exécuter, on sautille d'avance, on ne tient plus en place, on se croit piqué par la tarantule; et en un mot, la Renouaz est une danse destinée à faire fana-tisme, à renverser toutes les pelkas et mazourkas connues. ... Je vous en parlerai, m'adame, p us longue-ment au prochain numéro.

MADAME JULIE BOISTE.

LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 27 FEVRIER, 1846.

Histoire de la Semaine.

Plus nous examinons dans les journaux d'Angleterre, les phases de ce grand mouvement réformiste, qui s'opère au sein de la Grande-Bretagne, plus nous sommes intimement convaincus de l'immense influence qu'il aura sur les destinées de l'univers.

La question des céréales a amené déjà la dissolution du ministère Tory; lord John Russell n'a pu se charger d'un pouvoir devenu si difficile à porter; ses collègues du parti whig ont vu toutes les difficultés qui se présentaient devant un ministre whig, arrivant avec la mission de révoquer les lois sur les grains; d'un côté la disposition de la chambre des lords, de l'autre les exigences de son propre parti.

Le parti whig n'est pas tellement radical qu'il soit disposé à livrer le pouvoir exécutif à l'invasion de l'association populaire qu'on appelle la Ligue. Il a lui-même une tâche de résistance; il a même sautout, ce qui fait marcher aujourd'hui si noblement sir Robert Peel, dans la voie de la réforme, la presse from without; lord John Russell, par ses efforts intrépidement de former un cabinet, a prouvé qu'il était plus embarrassé d'arrêter l'empereur démocratique de son parti, que ne le fut sir Robert Peel de dompter la réaction aristocratique du sien.

Le parti whig n'a point eu à se louer des Libéraux dans ces derniers temps; car ceux-ci, soit à la chambre des communes, soit dans leurs meetings, ont montré plus de penchant pour sir Robert Peel, à cause de la hardiesse de ses réformes financières; malgré cela, voilà que les chefs de ce parti, lord John Russell, lord Morpeth, sir Henry Labouchère font successivement une déclaration solennelle d'adhésion à leurs principes.

Est-ce donc que la Grande-Bretagne est menacée d'un degré de cherté inaccoutumée dans le prix des subsistances? Est-ce qu'une disette est imminente? Nullement; car on cite telle année récente, où le prix des grains était beaucoup plus élevé qu'il ne l'est actuellement, et personne n'ignorait aujourd'hui que les mauvais états des dernières récoltes a été exagéré à l'excès. Le Times, qui soutient sir Robert Peel, il y a quelques semaines, d'ouvrir immédiatement les ports britanniques aux céréales étrangères, ne pouvait concevoir sa joie, ces jours passés, d'intention de sir Robert Peel, de les ouvrir en 1846, après un vote parlementaire; il ne trouvait plus qu'il y eût périé en la demeure. Les mauvais états des récoltes n'a été qu'un prétexte entre les mains de l'agitateur.

Nom, cette grande révolution dans les institutions de la Grande-Bretagne, dans ses intérêts agricoles et commerciaux, et dans ses moeurs, n'est pas l'effet de circonstances momentanées et passagères; elle ne résulte pas de la rareté des denrées, de la cherté des grains; ce qui décide son succès, c'est l'opinion publique, cette reine du monde; c'est le même principe, qui vers 89 travailla la France; c'est ce pouvoir populaire qui va grandissant avec les années de ce grand siècle, et qui de sa main puissante, détruit jour par jour, pièce à pièce, cet échafaudage de prérogatives, de privilèges et de monopoles élevés sur les ruines de la liberté des nations dans les siècles de barbarie.

La vain les puissances de la vieille Europe, les rois, l'aristocratie, la grande propriété foncière, se réalisant contre la foudre et la force du torrent qui les emporte; la marche saine du temps enlève toutes ces barrières et ces entraves, qui arrêtent la prospérité des peuples, les progrès de l'industrie et l'amélioration morale, intellectuelle et matérielle des classes inférieures.

L'opinion publique dans le Royaume-Uni, a été travaillée depuis plusieurs années contre les lois des céréales, avec une suite et une vigueur sans pareilles; ce travail est consommé maintenant; les lois des céréales sont condamnées par tous les esprits; il ne faut plus qu'une occasion pour que l'arrêt soit de toutes les bouches, et qu'il sanctionne finalement par les pouvoirs de l'état, et cette occasion s'est présentée.

Le parti le plus sage pour l'aristocratie britannique, serait de s'exécuter de bonne grâce et de se résigner; le parti le plus sage pour le croyant pas; elle rallie autour d'elle l'agriculture si habile, si expérimentée, et qui dispose de tant de capitaux; la domination et le retrait de la protection, dont jouissent les classes agricoles, ne peuvent manquer de provoquer de leur part de nouveaux et vigoureux efforts.

Déjà la lutte qui s'est engagée et qui se continuait au départ du dernier steamer.

Le rôle que joue le premier ministre Peel dans les diverses péripéties de ce grand drame révolutionnaire, est celui d'un profond politique et d'un homme d'état consommé; il sait opposer à la foudre démocratique des populations, une résistance ferme et opiniâtre, dans les jours d'agitation et de trouble, afin d'approfondir leurs besoins et la légitimité de leurs réclamations; conservateur intelligent des vieilles institutions, qui ont vu grandir sous leur ombre sa patrie et ses dieux, il laisse grandir longtemps autour de lui l'orage populaire, afin d'en connaître et apprécier la force et la puissance.

Mais quand cette grande voix du peuple, unanimement et généralement, fait entendre d'un bout du Royaume-Uni à l'autre, ses clameurs et ses protestations solennelles, il sait apprécier la position, le moment et l'heure; il est l'homme de son siècle, de son époque; et il connaît toute la force de ce flot populaire qui vient battre incessamment le vieux système politique, commercial et social de l'Angleterre, qui le mine et le rongé, et l'emporte par lambeaux, comme les sables du rivage.

Ce nous sommes écrits de sir Robert Peel est si vrai, que ce ministre, malgré les exigences impérieuses tant d'un côté que de l'autre, qui l'ont forcé à quitter la place, est revenu bientôt l'homme nécessaire, l'homme indispensable de la situation. Cependant l'aristocratie anglaise ne peut voir sans trembler, les tendances de la liberté du commerce et l'abolition des droits sur les grains. Elle ne veut pas reconnaître le nouveau pouvoir qui se



